



HAL
open science

**Adrien Louis, Leo Strauss. Philosophe politique, avec un
avant-propos de Pierre Manent, Paris, CNRS Éditions,
2019, 348 p., 25 €**

Bruno Quélenec

► **To cite this version:**

Bruno Quélenec. Adrien Louis, Leo Strauss. Philosophe politique, avec un avant-propos de Pierre Manent, Paris, CNRS Éditions, 2019, 348 p., 25 €. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2021, Hobbes / Bentham, 146 (3), pp.431-432. 10.3917/rphi.213.0387 . hal-04157527

HAL Id: hal-04157527

<https://hal.science/hal-04157527>

Submitted on 10 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version légèrement modifiée du compte rendu publié dans *Revue philosophique de France et de l'étranger* ?, Vol. 146, n°3, 2021, p. 431-432.

Adrien Louis, *Leo Strauss. Philosophe politique*, avec un avant-propos de Pierre Manent, Paris, CNRS Éditions, 2019, 348 p., 25 €

Ce bel ouvrage sur Leo Strauss s'articule autour de deux questions qui se recoupent. La première renvoie à l'interprétation straussienne de la modernité et souligne un paradoxe : comment se fait-il qu'un auteur « qui passe pour une des grandes figures du renouvellement de la philosophie politique au XXe siècle » et qui « s'est efforcé de retrouver les fondements d'une philosophie politique [...] fidèle à l'expérience politique et à la perspective des citoyens » a finalement « adopté une perspective si peu politique sur la modernité » (319) ? La seconde interroge les apports et les limites du « retour » straussien aux Anciens : en quoi ce retour est-il légitime et qu'apporte-t-il concrètement à l'étude des phénomènes politiques ?

La première partie se penche sur la tendance du Leo Strauss de la maturité à prendre le « point de vue de Sirius » (23), c'est-à-dire une position de surplomb, lorsqu'il parle de politique. Bien que le philosophe s'en défende, il s'emploie en effet souvent davantage à neutraliser les différences politiques, c'est-à-dire à *rapprocher* plutôt qu'à *distinguer* des idéologies aussi opposées que le libéralisme, le communisme, le fascisme ou le conservatisme, sous prétexte qu'elles seraient toutes « modernes » (29sq, 103sq, 172). Pour Adrien Louis, cette curiosité prend sens si on renverse la perspective : ce ne serait pas Leo Strauss qui jetterait un regard « apolitique » sur la modernité, mais la modernité elle-même qui entraverait « la compréhension politique de l'homme » (24). Pour démontrer cette thèse, l'auteur revient sur l'interprétation straussienne de la philosophie politique moderne, qu'il reconstruit en passant par quatre figures clés du corpus, à savoir Spinoza (74sq), Marsile de Padoue (125sq), Machiavel (134sq) et Hobbes (82sq et 147sq). Il met ainsi au jour avec Strauss le fondement de la philosophie politique moderne, que l'on retrouve de manière particulièrement nette chez Hobbes : une morale « bourgeoise », qui aurait renversé les idéaux pré-modernes dominants, qu'ils soient chrétiens ou classiques (150sq). Cette nouvelle morale, parce qu'elle fait de la paix le bien ultime, rétrécirait l'horizon « naturel » de l'homme. Pour construire l'ordre social sur des fondations « basses, mais solides » et donner au problème politique une solution universellement applicable, elle se mettrait d'emblée en accord avec les passions les moins élevées, comme la « peur de la mort violente » (155sq). De ce geste découleraient tous les traits essentiels de la philosophie politique moderne : le rejet du recours à un principe trans-historique (naturel ou divin), le primat donné aux droits de l'individu sur ses devoirs, l'abandon du principe hiérarchique pour celui de l'égalité naturelle entre les êtres humains (164sq), mais aussi l'oubli de la condition politique de l'homme en tant que *zoon politikon* (24). L'auteur conteste certes quelques

aspects du récit proposé par Strauss (86sq, 120sq.), mais considère sa critique de la philosophie et de la politique moderne comme globalement percutante et libératrice. Celle-ci nous inviterait à interroger la possibilité d'un retour à la philosophie politique classique, censé nous faire gagner un accès « naturel » ou « originel » aux choses politiques.

La deuxième partie de l'ouvrage est donc consacrée à cette question. Si l'auteur insiste sur le caractère « médité » du retour aux Anciens (175sq., 321) et sur l'intérêt de la démarche phénoménologique, inspirée par Husserl, Heidegger et Klein, qui accompagne cette entreprise (195sq), il souligne également les *limites* du projet straussien de réhabilitation d'une philosophie politique classique. Il va même jusqu'à affirmer que ce projet n'aurait jamais vraiment trouvé d'expression dans son œuvre ! Même dans les réflexions sur Aristote (le philosophe classique le « plus proche de la perspective politique », 232), les questions proprement politiques, celles notamment qui concernent les formes et les régimes politiques (240sq., 285sq.), ne tiendraient qu'une place modeste et subiraient un traitement expéditif. En réalité, Strauss se serait surtout préoccupé du problème platonicien des rapports entre philosophie et politique (279sq, 321). A. Louis démontre cette thèse dans une belle reconstruction du commentaire sur le *Hiéron* de Xénophon, dans lequel le philosophe de Chicago insiste bien plus sur les relations entre le tyran et le sage plutôt que sur la différence, finalement minime à ses yeux, entre le gouvernement politique légitime et celui du « bon » tyran (259sq).

La thèse selon laquelle la philosophie politique straussienne aurait un cœur « apolitique » n'est pas nouvelle. Elle est même hégémonique dans la littérature secondaire consacrée à cet auteur. L'angle d'attaque du livre n'en reste pas moins original. Peu de commentateurs se sont en effet demandés si la promesse d'un retour à la philosophie politique classique, d'une part, à une compréhension « originelle », pré-philosophique, des choses politiques, d'autre part, avait bel et bien été tenue par Leo Strauss. De plus, il faut souligner la qualité des interprétations présentées dans l'ouvrage. Tout au long de celui-ci, l'auteur nous conduit avec précision à travers les méandres des arguments straussiens, nous en restituant la cohérence parfois cachée sans pour autant en ignorer les apories et difficultés. Le livre constitue donc une excellente introduction à l'ensemble de l'œuvre.

On regrette cependant que, dans un livre consacré à la *politique* de la philosophie politique de Leo Strauss, la question des options éthico-politiques et des engagements de ce dernier ne soit pas posée de manière plus frontale. Si Strauss n'est pas vraiment un « intellectuel engagé », il est pourtant tout aussi faux d'en faire un philosophe-ermite. Le « point de vue de Sirius » qu'il adopte souvent ne doit pas faire illusion : il est lui-même *situé* historiquement et politiquement. Mettre en équivalence toutes les idéologies modernes (du communisme au fascisme en passant par le libéralisme et le conservatisme), dans les années d'après-guerre, n'est pas un geste apolitique ; c'est une prise de position *réactionnaire*, et non simplement conservatrice (Burke manque pour Strauss de radicalité,

105sq). Cette thèse n'a à vrai dire rien de surprenant si on s'attarde sur la biographie politique de notre philosophe qui est, dans les années 1920 et le début des années 1930, un intellectuel proche du sionisme politique flirtant avec l'extrême-droite allemande, comme en témoignent certains de ses écrits de jeunesse, ainsi que quelques passages de sa correspondance publiée dans le troisième tome des *Gesammelte Schriften*. Après l'exil aux États-Unis, son antilibéralisme et son mépris de la démocratie continueront à s'exprimer, mais de manière moins directe que dans les écrits des années de Weimar. Il est fort à parier qu'une plus grande prise en compte de la trajectoire politique de Strauss aurait amené Adrien Louis à formuler sa problématique de manière un peu différente. Le traitement de son aristocratie (49sq), de son indifférence totale pour la liberté politique (64), ainsi que de sa défiance profonde vis-à-vis de l'autogouvernement du peuple (38sq) en aurait peut-être été en partie modifié.

Bruno Quélenec